

« Nous sommes sans nouvelles de nos ancêtres. Nous nous sommes arrêtés ici- Sans nous connaître nous nous rassemblons- nous échangeons nos souvenirs de guerre- nos plaies ne sont pas les mêmes elles se cicatrisent- nous ne sommes pas seuls »

(M.Pleynet)

« Lorsqu'une voix ou une musique est interrompue soudain, on entend à l'instant même autre chose, un mixte ou un entre-deux de silence et de bruits divers que le son recouvrait, mais dans cette autre chose on entend à nouveau la voix ou la musique, devenues en quelque sorte la voix ou la musique de leur propre interruption : une sorte d'écho, mais qui ne répéterait pas ce dont il serait la réverbération »

(J.-L. Nancy, *La communauté désœuvrée*)

**Nicolas ZURSTRASSEN**

## *De la rémanence :*

### *contrespaces*

*Rythmiques pour un interne retour du beau mot de « révolution »*

Le temps de la fin du monde commence.

Et ce commencement de la fin... ne fait que commencer.

Contre l'hystérie chronologique du capital, emprunter un temps qui nous manque, dans la nuit des temps, dans la nuit canine : soit ce qui vient après la fin de l'Histoire. Un temps qui ne soit plus corseté d'avance par sa linéarité, son irréversibilité ou sa finalité.

Une chronolyse, un souffle qui échapperait au régime de la dette ou du donné, de l'emprunt ou du rachat. Tout ce gouvernement.

Un espace d'extrême faveur, simplement, dans le vif, de nouvelles partitions.

A la limite du mythe, un passage. Une offrande. De la jointure, le jeu d'une ouverture.

Faire correspondre l'échec de tout un mode de vie avec la fin d'un temps, mais sans doute aussi avec la fin *du* temps. Entrée dans quelque chose d'autre que l'Histoire. Par de multiples canaux, en de mystérieux sentiers néogènes.

Un grand écart, un long détour que nous sommes, où commencement et fin se rencontrent, dans la mansion terrestre. Façons de relier le monde, et de s'y attacher.

## Le en-commun qui *nous* partage

(Im-manence du Monde, per-manence de la Terre)

1) Des signes pressent, partout, tout le temps, étouffés. Des bruits, des tremblements, des ravages de notre espace vital, notre lieu d'être, notre sol  
comme-un.  
De l'indéfinissable, ces secousses appellent une mémoire et une langue, une sémiose. Biologique, géologique: des alertes, des surprises d'inconscience.

Ce monde est malade de conscience, malheureuse, aplanie, privatisée, planante.  
Percevoir, recevoir ces signes qui transitent les sens, nous branchant aux courants de fond qui travaillent la Terre et son habitation. Im/expressions.  
Décider en conséquence, loin de toute volonté volontariste.  
Con-cevoir une révolution.

- 2) D'inédits plissements font corps, de nouvelles affections. Des signes sont captés, dans un monde largement désaffecté, entre la prison et le chaos. Ils demandent des réponses bien en deçà de toute question. Le mot même de « nouveau » est usé jusqu'à la corde. Disons : d'ex-ception.
- 3) Cette mnésie consiste à oublier activement l' « histoire des vainqueurs » et à l'anhumaniser. Raccorder les canaux du passé le plus refoulé avec ceux qui remettent le monde en circuit, en en redistribuant le sens et l'insensé. Ouvrir une péri-ode, une odysée nouvelle : prendre la vitesse de l'Histoire et, la devançant, annoncer par nos tourbillonnements anastrophiques les grands cataclysmes qui viennent (qui sont donc déjà là : cata-strophes). Béance active, vacance, laisser-être ouvrant le branle aux formes-de-vie par ses tours, détours et retours multiples. A l'instar des motions cardiaques : systoles-dia-stoles marquant par leur rythme le caractère révolutionnaire de l'existence.
- 4) On nous dit que tout circule, mais la stagnation est patente : univers carcéral, claustration généralisée, inconscient verrouillé, séquestration totalitaire, pure captivité, réclusion de chaque instant et en tout lieu : plus d'Eden ni d'île miraculeuse, plus d'ailleurs ni de lendemains qui chantent. Il s'agit bien de se réapproprier les fluctuations secrètes qui circulent encore quand tout semble arrêté, dans l'agitation perpétuelle. Que l'effet offensif de notre refus ne surplombe pas sa vivacité fabulatrice. Contre la distance critique, notre décision

vient de et dans l'extrême proximité distale. La critique de ce monde par les asociaux intégrés que nous sommes nourrit la capacité à y stagner : radicalement hétéronomes, pratiquement, à la mesure même de notre autonomie idéalisée.

5) Il n'y a jamais eu de changement de base vertical, de renversement du rien au tout : se sous-venir des tables rases désastreuses. Il s'agit là d'acter, radicalement, un trajet(et non un Événement) habité. Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ?

Nous sommes là, nous sommes le là. Nous conspirons. Nous existons.

C'est l'ex-iStancedes nous-autres qui est révolutionnaire.

Notre terrienne *transcadence*

(cadere : tomber plutôt que monter, s'élever du « scendere) et ses clinamens

Le mot *rémanence* parle mieux que celui, évanescent, de « survivance » de cette présence-absence que l'on ressent par et dans cette sensibilité sismique à la Terre et aux temporalités, qui vont bien en-deçà de l'Histoire en tant que telle ou de la surface des événements. Ce signifiant infini « ce qui perdure » dans « ce qui est perdu », ce qui reste vivace dans le révolu. Les forces rémanentes qu'il s'agit de se réapproprier (*reclaiming*) dans la dé-propriation- disons, n'ayons plus peur, la libération- le jeu libérateur (savoir-faire, savoir-vivre, coopérations, luttes, sabotages, graines, terres,...). Le mal propre est le territoire : la question est écologique, musicale, sphéropratique.

6) Sortir du temps paulinien et du fantasme de la coupe radicale dans le mètre du temps, le Temps géomaîtrisé. Nous entrons dans le «*temps prolongé de l'urgence*», le temps des catastrophes, le temps de l'ultimatum, plus intense que tout présent, tout futur et tout passé, un « *point accéléré* » comme croisement de courbes, tel un cœur qui bat plus vite dans le désir (ou dans la peur):une sorte de point de départ et de point d'arrivée infiniment étirés l'un dans l'autre. Un entre-là, un entre-nous qui malaxe la pâte de la présence pour redistribuer le proche et le lointain, l'é-loigné : étranger le proche (rencontrer), devenir le lointain (accueillir)- hospitalité contrapuntique...

Nous en appelons non tant à un moment de rupture, donc, tributaire d'une figuration temporelle linéaire qu'à un mouvement de retour ou de retournement, de cercle ou plutôt de boucle. Au point de bouclage, tout contre l'irréversibilité du temps, une flèche est pourtant lancée au lieu du lieu. Un geste, précis, plutôt que mille gesticulations. Un acte. Mille-et-un actes...

Décider de- et *comment*- être en commun, permettre à notre existence d'exister et se re-tourner. Il y va à la fois de décisions cosmopolitiques, mais surtout d'actes au sujet de la cosmopolitique.

7) Il s'agit d'assumer la suspicion quant à l'origine religieuse du mot (*conversio*). Comme souvent ce n'est pas la « conversion » qui est d'origine religieuse, mais le religieux qui capture les forces de déliaisons et de reliaisons. Lent, tourner en rond : un contre-temps dans les plis majoritaires. Un re-venir non pour la seule mémoire, ni surtout pour la conservation, mais un re-vivre, jusque dans ce qui reste d'in-vécu, de ce qui n'est pas passé dans le passé.

8) *Re-volvere* peut aussi signifier « rouler en arrière ». Ainsi de la vague qui se retire dans le ressac, chaos de goûté orienté, déferlement à rebours, dans cet étrange courant, intempestif, tiré vers le grand large. Car l'histoire n'est pas seulement le « déroulement » des faits, mais aussi l'enroulement sur lui-même de tout ce qui arrive : le roulement continu et bouleversant des vagues de temps et de leur ressac secret dans des passés qui reviennent sous nos pieds. Ne plus se laisser impressionner, dès lors, par certaines catégories désuètes faisant insulte automatique : réactionnaires, traditionalistes, archaïques, anti-modernistes etc. On ne revient jamais en arrière, hors du temps linéaire.

Nous sommes les humbles, ceux qui revendiquent l'honneur d'appartenir à l'humus, la terre dont on naît et meurt, sur laquelle on se dresse et se couche, qui soutient dans l'action comme dans le repos, le lieu de la régénération. Car il s'agit bien d'une nouvelle naissance, habitée géologiquement.

9) Nous avons à mettre les mots, les idées à leur place, mouvante. Ils ne sont pas la connaissance elle-même, ni son contraire, mais les passages de nos actions, des moments du processus plus large de sentir et d'agir. Ils font partie de nous. Nous les retrouvons inscrits dans nos corps, ils habitent nos gestes et demandent une culture active, sous peine d'être dévorés par eux. Ce sont des outils vitaux. C'est bien à tort que nous considérons les outils comme des choses inertes. Nous entrons dans les tournants et retournements de l'enfantement et de l'avalement dans une temporalité révolutionnaire.

10) Sans doute se rend-on compte rarement de l'immense potentiel de subversion dans nos « sociétés »- un grouillement de l'ombre, teinté d'insolences secrètes et de réalismes sensés, de résistances viscérales, de coalitions improbables, de machinations secrètes. Mais plutôt que de dire « tout est relation », la révolution insiste sur le raccord, sur notre aptitude active à créer des accords inédits, des raccords inouïs, de nouvelles chances qui permettent aux lieux les plus éloignés

de « communiquer », ouvrant de nouveaux passages ou traçant de nouvelles lignes, frayant des chemins de traverse à ceux et celles qui font communauté en explorant la variabilité des conjugaisons et des déclinaisons. Et tout de se compose pas. Nous nous opposerons à ce qui nous empêche d'exister.

- 11) Nous vivons sous le joug de schèmes mythologiques. Et l'absence de mythe se révèle le mythe suprême : la pseudo-immanence de la Marchandise et ses conditions de possibilités, la divinisation/humanisation de la nature ou/et la naturalisation/divinisation de la nature, le Gouvernement des sujets égaux en droit etc. (Que de dispositifs nécessaires pour faire couler la Police dans une résine d'Equivalence!)

Assumer la « fin des grands récits » (et détruire encore ceux qui nous gouvernent), mais ne pas abandonner cette « petite musique », où ces mots et ces actes subtils qui s'impriment dans les corps, dans les couches esthétiques de la mémoire et de l'imagination, loin des grandes « visions du monde » : parasites, bruits de fonds, fureur discrète, désirs de vie...

- 12) Nous ne dirons pas qu'il n'y pas de faits hors discours, mais bien que les discours doivent élargir leur champ de perception : histoire longue des « épistémè » (Foucault), des « esthésies » (Rancière), des « visions du monde » (Heidegger). Ce ne sera pas là un Grand Récit mais le passage du lier et délier au bord du mythe, ses ressources au bord du gouffre : suspension, interruption, la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté, la seconde nature du « grand parler ».

Une para-bole qui n'abrite rien sans l'avoir jeté dehors, lancé au loin comme l'arche d'où le monde recommence, non plus comme une terre promise ou un paradis perdu, qui sont des lieux de fixité incompatibles avec le déluge où nous sommes embarqués, mais comme de nécessaires réarticulations entre les êtrumains, les animaux, plantes, air et terre comme milieu, les micro-organismes, la Vie, et les artéfacts.

Les renversements sont coutumiers, il faut nous en prendre aux horizons. Descendre dans les sous-sols du lieu qu'on occupe pour sentir dans son corps les tremblements des histoires qui s'y déposent comme autant de couches géologiques, de mutismes et de non-dits, d'inter-dits et de paroles, d'images refoulées, dans l'opacité qui oscille sous notre pas, dans la contre-plongée d'une radicale immanence, plutôt que du point de voir surplombant de l'angélisme rédempteur. Par de multiples canaux souterrains, vers une mystérieuse

destinerrance, qui n'est pas l'avenir, bien sûr, notre futur bouché, mais un lieu qui secret, qui secrète étrangeté.

13) Il nous faut une poétique dans laquelle l'éthos ou la « manière d'être », sa manière de vivre-avec, d'être-là-auprès, d'être au monde avec l'autrui, relève d'une puissante *poeisis*, d'un acte qui soit créateur de soi et de l'autre comme de la chose qu'elle vise. Ce dont il s'agit dans toute *parabolè*, ce n'est pas l'objet qu'elle dénote, mais la courbe qu'elle dessine. Inventer ce contrespace dans la courbe du nous tous, pronom problématique où la troisième personne du pluriel, dénotant l'absent multiple - la pluralité des non-personnes disent les linguistes - se mutant en première : co-présence nombreuse des uns et des autres, des uns comme autres. Insoluble paradoxe d'une communauté des singularités dont toute temporalité collective dépend : une autre manière de per-sonner, de faire sonner la voix à travers les masques, d'inscrire le pluriel dans le singulier.

Loin d'un fantasme de la communauté « des autres », replonger les choses dans le bouillonnement de leurs qualités sensibles non encore formalisées en figures ou concepts, dans leur teneur pré-identitaire- préthétique ou antéprédicative, disent les phénoménologues, au ras du sol. Nous ne sommes pas des étrangers, mais des « inconnues », au sens mathématique, la variable qu'on ignore dans l'équation à jamais insoluble entre le soi et l'autre.

L'autre se dépose dans des figures qui ne sont ni des Idées, ni des Valeurs (morale, axiologie), mais de fortes fabulations de la pensée et de la vie. Des fictions vraies, des existences. L'altérité dans le trajet révolutionnaire est ce que nous avons en commun.

14) Nous avons à élaborer des fictionssurrectionnelles, figurations d'exception. *Fictum, fingere* : dont le sens ne renvoie pas au faux, ni au faux-semblant propre au « mentir-vrai » mai à la nécessité pour tout « ce qui arrive » de venir d'un arrière-fond sensible où le temps n'est pas clairement marqué, daté, déterminé, mélangé qu'il est encore à la matière ou à la chair du monde dans ses textures, son grain, ses pulsations. Un temps de la fin. Prendre le contre-pied du temps hystérique, contrefaire l'histoire dans un hors-temps qui la dépossède d'elle-même, créer un contre-temps bien plus qu'un contre-courant, qui aille à contre-sens de sa force aveugle, de sa mobilisation infinie.

Temporalité mythique plus qu'historique, grande dérive et interminable déroute de notre transhumanité.

Temporalité archéologique dont le jaillissement se mêle à celle des grands hominidés dont nous sommes les contemporains à l'échelle de l'histoire démesurée, à côté de laquelle « la nôtre », l'Histoire, ne signifie pratiquement rien.

Temporalité géologique, chtonienne et tellurique qui nous ébranle depuis des temps immémoriaux, bien avant que le temps dit humain ne s'en mêle.  
L'intrusion de Gaïa.

Temporalité post-exotique, sinon onirique ou chamanique. L'Autre et l'Ailleurs ne constitue plus un « exotisme » qui puisse alimenter nos désirs et espoirs, mais re-présentent la source de mutations du trajet où l'altération échappe dorénavant à toute identité fixe : errante ou erratique, vaste steppe ou jungle labyrinthique dans lesquelles le temps lui-même se perd, tombant dans son propre gouffre sous le poids de sa densité, comme les astronomes prétendent qu'un jour l'Univers entier s'effondrer sous son propre poids

Temps de la « fin sans fin », temps d'après qu'aucune histoire ne peut décrire dans la mesure où elle ne s'écrit jamais en faits mais en fiction, en souffles, en façonnements d'êtres de devenir, en fabrications de sens et de formes que nous pouvons voir et faire voir, sentir et faire sentir, cultiver en commun, tout contre l'im-monde.

15) Ces pulsations temporelles dessinent le contrespace d'après, où battent les organes vitaux de la longue durée, de la calme endurance, du... durable (sic). Le contrespace se sous-vient des animaux que nous suivons et qui nous habitent (ainsi du végétal, de l'unicellulaire, de la « soupe primitive »,... jusqu'aux ressources mythiques), traversant la chronologique dévorante de mondes. L'histoire- si nous pouvons prendre ce terme en dehors de sa détermination métaphysique et donc historique- ne relève plus ainsi de la question du temps (ni de celle de la succession ou de la causalité) mais de celle de la communauté ou de l'être-en-commun. Communauté inavouable parce que trop nombreuses mais aussi parce qu'elle ne se connaît pas elle-même.

Une autre cartographie que celle qui préside aux géopolitiques du temps, une autre stratégie du lieu à occuper et à libérer du même coup, que celle des

territoires partout colonisés et toujours clôturés de notre humanité, une  
autre manière d'avoir lieu sans le conquérir ni le posséder.  
Non plus le lieu-support, le lieu-socle, ou le lieu-sol, ni non plus le lieu-niche, le  
lieu-nid, le lieu-abri, le lieu-refuge, non. Nous à la limite, au seuil, sur les  
contours et les pourtours, en équilibres sur les limes (pas, bordure, mais aussi  
chemin de traverse, piste et sentier).

Jamais en lieu sûr, mais dans l'obscurité première, d'avant la séparation de  
l'ombre et de la lumière, du jour et de la nuit, dans la désobéissance du monde,  
des frontières qui séparent le proche et le lointain, l'intime de l'étranger.  
Rien ne s'arrache sans attache. Arrachement et attachement vont de pair, bien  
au-delà des consonances de leurs noms.

Les liens qui libèrent...

- 16) Il ne s'agit pas de fuir le temps, mais de le faire fuir, d'opérer des trouées pour  
emprunter ces voies certes étroites, mais libres, de la « fiction » où le temps se  
met à révolutionner à vitesse infinie : le contrespace est un outre-temps, un  
temps d'après, une projection dans le Là des rémanences vitales à partager.  
Demandez aux semences leur manière de faire des mondes.

17) Contre le fétichisme de la Tête, grande timonière de la révolution, nous  
chuchoterons « *Nous ne sommes pas encore nés, nous ne sommes pas encore au  
monde, il n'y a pas encore de monde ... la seule question est d'avoir un corps.* » (A.  
Artaud). Un corps qui ne soit pas la dissémination de la tête décapitée: chacun  
fait corps avec ce qui le fait vivre : l'air, l'autre, la terre, l'horizon...

L'*aufklärung* veut aller du haut vers le bas, il nous faut inverser cela.  
Retournement de toutes les valeurs à cet endroit. Ce qui ne veut pas dire aller du  
corps vers l'esprit dans un fallacieux mouvement qui ne ferait que valider ce à  
quoi il tente d'échapper. Mais bien de trouver un circuit somatique qui ne  
reconduirait pas ce dualisme même.

C'est un re-tour des sens, et non pas du Sens : toucher, goûter, sentir, écouter,  
voir... et la problématisation de leur conditions de possibilité non (trop)  
mutilées.

Le monde n'a plus besoin de sens, dont il déborde à ne plus savoir quoi faire : dogmes, vœux pieux, beaux principes et grandes idées, petits idéalismes et grands massacres. Il ne faut rien ajouter au monde, mais retailer dans l'abondance.

**18)** Nous n'avons surtout pas besoin de plus d' « esprit » ou d'un « nouvel esprit ». Mais la révolution est en-corpsspirituelle : si nous re-trouvons le sens de « souffle » : inspiration et expiration. Re-plonger dans la mouvance des spires ou la motilité brute. C'est une question de respiration, en son sens le plus terre-à-terre. Notre esprit charnel prend sa source dans la re-spiration, dans le mouvement de libération des possibles, et identifié à l'imagination en tant que souffle de l'esprit. L'inspiration de l'esprit doit tout à ce à quoi il aspire.

Ce souffle peut déboucher sur des opérations de langage : décliner chaque nom selon les flexions, inflexions et réflexions qui monstrent les innombrables fluctuations de la chose (or, tomate, taupe, homme,...) et son écueil mortifère lorsqu'elle se mure en Objet, dont la trajectivité éco-techno-symbolique est déniée.

19) La raréfaction de tensions ré-volutionnaires, de re-tour vers l'avant du cycle initiatique est un désastre, non pas moral ou politique, mais hétérologique. Le cycle n'est pas le contraire de l'invention (*invenire*: venir vers, venir à, venir dans : advenir au monde en l'inventant). Le temps du venir n'est pas l'opposé du temps cyclique, sauf là où les êtres sont expulsés de leur situation vivante, chassés de leur terre, privés de leur ciel et rendus étrangers à leur humus, à l'humble et fulgurante puissance du vivre. Nous pouvons le chantier.

*Etirer sa fin par-delà l'histoire, se retirer dans cet espace désormais ouvert de la fin qui commence, puisque le post- semble à nouveau un pré-, l'après une sorte d'avent*

*(aventus : « l'arrivée, la venue », en tant qu'elle est « désirée, espérée, attendue »)*

Ou alors, rien ne résiste à la destruction.

Et de cela, c'est le silence qui parle.

A nous de le porter, de le montrer, de le chanter : matérialiser les rémanences dans les contrespaces

Imminence. Incantation qui fait lever un monde. Et chaque aujourd'hui du jadis lance l'offrande et l'occasion d'espacer le temps : de décider en quoi ce n'est plus le temps, mais *notre* temps.

Nous regardons vers le large, vers le Pontos (d'où vient aussi le mot « pont ») enfant de Gaïa, « avant » Chronos. Les problèmes (re)commencent à se poser, existentiellement, ici sur la Terre, cette merveille.

*« Tu devras construire le passage, c'est dans la ruine du reflet que tu le découvriras, dans la ruine des eaux déjà impropres à porter l'idée des navires. (...) C'est dans la ruine du reflet que tu dissimuleras la dernière balise. C'est dans la dernière balise que tu feras mine de flotter, car il faudra continuer à feindre » (A. Volodine)*